

## 0- De l'autre côté du miroir

La pluie battante n'en finissait pas, ce qui ne causait pas le moindre problème pour quiconque disposait d'un abri.

A l'heure où dans Paris, tout le monde était chez soi, dans sa voiture, ou sous-terre dans des cylindres magiques propulsés bien trop rapidement à son goût, la petite Alice se disait qu'il n'y avait pas plus malheureux qu'elle.

Trempée jusqu'aux os du bas de sa robe légère d'été et jusqu'à ses longs cheveux blonds, un sac à dos lourd pesant sur ses épaules, elle maudissait la météo qui s'était trompée, et en voulait presque à sa maman d'avoir cru les balivernes de la télé, télé qui diffusait la météo. La raison lui revint cependant rapidement. Enfin, se disait-elle, il y a plus malheureux que moi.

Que dire de ce petit chien avec qui elle avait joué la semaine dernière dans le terrain au bout de sa rue ? On y construisait une école, et la petite fille avait pris l'habitude de s'aventurer sur le chantier tout les weekends, sans que sa mère le sache. Elle qui prétextait aller acheter des bonbons et emprunter un livre à la bibliothèque faisait un long détour par cet endroit, où elle avait rencontré un jeune chien errant qui semblait d'une joie de vivre surnaturelle. Pourquoi n'est il pas triste, se demandait-elle, ne sait-il pas qu'il est un chien errant ? Elle lui jetait un bâton, qu'il courrait pour lui ramener le plus vite possible. Alice s'interrogeait. Que se passait-il dans sa tête ? Pourquoi courrir après un bâton ? A quoi ça lui sert ? Ce chien est idiot et heureux. Je l'appellerai "Happy", parce que c'est mieux que "Stupid." se dit la petite qui commençait tout juste à apprendre l'anglais, du haut de ses huit ans. Entre deux lanciers, elle observait le terrain vague, qui lui semblait être un lieu d'une autre dimension dans lequel était voué se passer des choses très mystérieuses. Puis, elle repartait, bonbons en poche, et livre sous le bras.

Ce petit chien, n'était il pas plus malheureux qu'elle par un temps pareil ?

Et il n'y avait pas que le petit chien. Que dire des insectes, pour qui chaque goutte faisait l'effet d'une bombe ? Des petits lapins qui verraient leur terrier inondés ? Des chats qui attraperaient des pneumonies ? Des civilisations entières de fourmis qui se verraient décimées ? Des pauvres petits koalas du zoo qui n'avaient aucun endroit pour s'habriter et qu'on laissait dehors par un temps pareil, sous prétexte qu'ils étaient habitués ?

Pour certains d'entre eux, cette pluie serait la fin du monde. Alice, elle, attraperait probablement un rhume. Se rassurant sur son sort et sur son non-statut d'être le plus malheureux du monde, elle se sentit un peu mieux et reprit son occupation : l'attente. C'était la seule chose qu'il y avait à faire, après tout, quand on venait de passer une excellente journée à l'école et qu'on attendait sa maman en retard.

A quelques pas d'elle, une jeune femme brune portant une longue robe blanche tachée par la pluie sensée évoquer celle d'une magicienne, et qu'Alice connaissait à peine sous le nom de Norma poussait un lama pour le faire rentrer dans ce qui ressemblait à une sorte de caravane.

Alice décida d'observer la scène, en attendant.

“Rentre un peu, tu veux! Rentre !”. Elle poussait très fort, mais la bête frénait des quatre pattes, semblant presque apeurée. S'acharnant de toutes ses forces, elle parvint à convaincre le lama de poser ses deux pattes avant à l'intérieur du fourgon, mais ce n'était que pour mieux repousser la frêle créature. Ne supportant pas le contact avec le lainage humide et sale de la créature, et pour profiter de plus d'appui, elle se retourna et appuya de toutes ses forces sur ses jambes, son dos en arrière maximisant la surface de contact. Elle se sentit glisser mais se rattrapa à la portière. La têtue bête avait fini par céder et par rentrer dans la fourgonnette. Rapidement, craignant un ultime acte désespéré d'un lama qu'elle choyait pourtant de mille attentions, elle ferma la porte et poussa un grand soupir de soulagement. Se retournant, elle vit la petite sous la pluie. Alice observa la jeune femme, le regard neutre.

“Je ne te souhaite pas d'avoir un lama plus tard, quand tu seras grande, ma chérie !”

“Pourquoi ?” demanda Alice.

Norma ne s'attendait pas à cette question en retour.

“Hé bien pour commencer quand tu habites un petit appartement comme moi, c'est très compliqué d'avoir un lama.” lui répondit-elle un large sourire aux lèvres. “Surtout quand il est têtue comme Jean-Jacques.”

“Pourquoi avez vous appelé votre lama Jean-Jacques ?” demanda Alice, un peu étonnée.

“Je trouve que c'est un chouette nom, Jean-Jacques le lama. J'ai hésité entre Jean-Jacques et Jean-Benoit pour être honnête avec toi. Mais toi, qu'est ce que tu fais dehors sous la pluie ? Ta maman t'a oublié c'est ça ?”

Alice frémit à l'idée. Qu'est ce qu'elle ferait, oublier par sa maman ?

“Non. Elle est juste en retard.”. Voulant détourner le sujet et se sentant obligée d'ajouter quelque politesse, elle continua : “Votre spectacle de tout à l'heure était chouette.”

“Merci ! Tu sais, c'est plus compliqué que ça en a l'air de faire des tours de magie avec un lama !”

Quelques heures plus tôt, dans la cour de récréation et alors que le ciel gris se faisait pourtant chaque minute plus menaçant, on avait rassemblé l'intégralité des élèves sur des gradins mobiles qui traînaient dans un sous-sol et qu'il avait fallu dépoussiérer avant emploi. La directrice de l'école, dans le cadre d'une “initiation au spectacle vivant” avait invité une jeune artiste à faire des tours de magie en musique avec son lama. Alice n'avait pas été spécialement convaincue. Non, se disait-elle, ce n'est pas parce qu'on le recouvre de choses informes en plastique vert sur lequel était peint de fausses écailles qu'un lama se métamorphosait en serpent. Et ce n'est pas parce qu'il poussait un seul cri quand on lui tirait sur la queue en lui demandant “Combien font six divisés par six” qu'il savait compter. Enfin, ce spectacle avait l'air de plaire aux élèves de cours préparatoire. Mais elle, une grande de CM1, trouvait cela un peu stupide.

Pourtant, elle avait bien aimé Norma. La jeune femme communiquait beaucoup de bonne humeur, et elle avait fait involontairement beaucoup de bien à Alice, arrivant même à lui arracher quelques sourires, et l'exploit était notable compte tenu de sa tristesse de ses derniers temps. Elle avait particulièrement le passage où elle le faisait cracher sur une cible à la façon d'un jeu de flechette. Elle faisait monter un élève, qui devait aligner le corps et la tête du lama qui se laissait faire. On tirait ensuite sur la queue, le lama crachait, et l'élève qui était le plus proche de la cible gagnait un album de Pierre Perret. Alice aimait bien Pierre Perret et elle avait trouvé ce jeu amusant. Elle avait gagné l'album. Et le pire, c'est qu'elle avait trouvé ça facile.

Norma retira son épaisse robe, qui semblait de près avoir vraiment été fabriquée en vitesse. Elle portait une tenue de ville classique en dessous. Elle alla chercher un manteau sur le siège passager de son fourgon, et se dirigea vers la petite ville. D'une des poches, elle sortit un parapluie et se mit à côté d'elle.

“Je vais attendre ta maman avec toi, pour pas que tu sois trempée et laissée toute seule dans la rue. Moi, je n'ai ni enfant ni mari qui m'attende.” dit Norma. “Et puis ça me fait plaisir de faire tourner ce lama un peu en bourrique dans sa boîte !”

“N'avez-vous pas peur qu'il s'échappe ?” demanda Alice.

Norma haussa les épaules. “C'est un lama. Il n'a nulle part où aller, tu sais. A part au Pérou. Mais il ne sait même pas nager.” La jeune femme sortit une cigarette. “Ca ne te dérange pas si je fume pendant que tu attends ta maman ? Il est pas question ”

Alice fit un calcul rapide et considéra que ses chances d'attraper un rhume sans le parapluie de Norma était infiniment plus importante que celui d'attraper le cancer du poumon dans les cinq minutes. Elle accepta, et Norma alluma sa cigarette avec un simple briquet jetable.

“Ne fais jamais ça, petite. Jamais !”

“Entre cela et acheter un lama, vous m'interdisez bien des choses.”

“Ouais... Dis donc, tu parles drôlement bien pour ton âge ! D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais ça fait longtemps que les grands ne parlent plus si bien.”

“Je lis beaucoup.” dit simplement Alice.

Norma restait pensive.

“A quoi pensez vous ?” demanda Alice.

“Je t'ai interdit de ne pas avoir de lama et de ne pas fumer. Et moi je me demande si j'aurais plus de mal à arrêter d'avoir un lama ou arrêter de fumer.”

Une voiture de police passa à toute vitesse devant elles, gyrophares et sirènes allumés. Elle roula dans une flaque d'eau, éclaboussant largement Norma jusqu'à la taille, et Alice jusqu'au menton.

“Ils devraient inventer des parapluies qui protègent dans toutes les directions, et pas qu'au dessus!” dit Norma.

“Vous voulez dire un imperméable.”

“Hmm, je n’avais pas pensé aux choses comme ça. Voilà une autre voiture, recule toi.”

“Non, c’est ma mère.”

Un break vert bouteille vint se ranger devant les deux filles. Les essuies-glaces fonctionnaient à pleine vitesse. La pluie s’intensifiait.

“Merci pour le parapluie.” dit simplement Alice. Elle inclina la tête en signe de reconnaissance. Norma lui répondit par un sourire, et la petite fille monta dans la voiture, qui démarra aussitôt. Seule sous la pluie avec son parapluie, Norma entendit un bruit étrange. Tournant la tête vers son véhicule, elle vit celui ci tanguer de gauche à droite comme si la pluie posait plus de problèmes qu’en réalité et que son fourgon tanguait, emportée par le courant. Jean-Jacques le lama s’impatiait.

Avant qu’elle ne put rejoindre son véhicule, elle fut dépassée par deux voitures de police fonçant à toute vitesse. Et éclaboussée à nouveau.

\* \*  
\*

La nuit commençait à tomber sur Paris, et les voitures à s’âgiter dans un vaste ballet de feux stops et clignotants, qu’accompagnaient bruyamment klaxons et bruits de freins. Alice, assise sur le siège arrière, feuilletait une encyclopédie sur l’antiquité. Elle était fascinée par les rois d’antan, aux noms énigmatiques comme “Agamémnon”, par les coutumes étranges et barbares qui lui faisaient se réjouir de vivre dans une époque civilisée (malgré tout ce qu’elle pouvait entendre de sa mère), et par les mythes d’antan, histoires fantasques de labyrinthe et de minotaures, d’arcs que seul pouvait bander un homme, de chansons qui perdaient les marins sur les fleuves du Rhin. Elle qui ne se souvenait jamais de ses rêves, et qui dans les rares cas contraires les trouvaient d’une banalité affligeante, aurait tant aimé entrevoir les images qui défilaient dans la tête de l’auteur. Parfois, elle imputait son manque de fantaisie à une absence d’imagination. Mais il lui semblait que son émerveillement devant ces comtes était un carburant qu’une simple étincelle pouvait enflammer. Si seulement elle avait un déclic, elle aussi, en était sur, pourrait écrire de biens drôles d’histoires. Elle laissa son imagination vagabonder, feuilletant les pages de son livre sans réellement les lire. Elle repensa au chien du terrain vague. Que faisait-il quand elle n’était pas avec lui ? N’avait-il pas une vie secrète pleine d’aventures ? Et que faisaient les chats quand leurs maîtres n’étaient pas chez eux ? Et pourquoi s’arrêter aux domestiques ? Les koalas, giraffes, autruches, tapirs et hibous n’avaient-ils pas eux aussi un tas d’histoire excitantes, pour quiconque eût été capable de les écouter ?

“C’est plutôt ton livre de géo, que tu devrais lire, chérie.” . Marie, sa mère, venait de la sortir de ces rêveries.

“Je suis fatiguée.” répondit franchement sa fille “Je n’ai pas envie de travailler, et encore moins un vendredi soir.”

“Bon. Bon. Pas la peine de le prendre comme ça.” soupira sa mère, qui fixait son pare-brise, agacée par le manque de visibilité. “Je te dis juste que si tu t’intéressais un peu à la géographie tu ne confondrais plus la Bretagne avec le Tadjikistan. C’est tout.”

“Je préfère les histoires.”. répondit simplement Alice, tournant la tête vers la vitre, sa vue sur le monde extérieur se brouillant goutte par goutte.

Marie soupira. La communication avec sa fille n’était franchement plus facile depuis qu’elle devait l’élever seule. La petite avait vécu des moments difficiles, pour sur, mais la mère se sentait un peu désemparée.

“C’était qui la femme qui t’abritait sous le parapluie ?” demanda Marie. “J’aurais du la remercier, je suis bête.”.

“Je crois qu’elle s’appelle Norma. C’est la magicienne dont je t’ai parlé, qui fait des tours de prestidigitation avec un lama.”

“Prestidi... que.. “ Le vocabulaire d’Alice surprenait chaque jour sa mère. “Bon... Elle a l’air gentille en tout cas. Et c’était bien?”

“C’était sympathique et sans prétention. J’ai bien aimé. Et j’ai gagné un CD d’Henri Dès. Maman, si les koalas pouvaient parler et nous racontaient des histoires drôles, ça ressemblerait à quoi ?”

“Euh.... je ne sais pas.”

Il y avait aussi le fait que parfois, elle ne pouvait s’empêcher de trouver sa gamine franchement bizarre. Elle tenait ça de son père, sûrement.

“Tu veux qu’on écoute ton CD d’Henri Dès ?” demanda la mère.

“Non, ce n’est plus de mon âge, et je ne suis pas débile ni attardée.” répondit Alice prosaïquement. Marie poussa un soupir de soulagement. Elle aimait bien sa fille, mais écouter du Henri Dès était pour elle un sacrifice auquel elle ne s’estimait pas psychologiquement préparée. Elle profita d’un stop pour attraper le premier CD en haut d’une pile et l’insérer dans l’autoradio. Instantanément Johnny Cash se mit à chanter qu’il avait l’anneau en feu. Alice ne dit rien, mais elle en avait assez de cette chanson. C’était presque à lui donner le goût d’écouter Henri Dès (mais tout de même pas, car il ne fallait pas exagérer). Pour oublier la musique, elle se plongea dans son imaginaire et se essaya d’imaginer une histoire drôle racontée par un koala. Ca serait sûrement un truc à base d’eucalyptus, ou une plaisanterie sur des singes un peu comme les français en faisaient sur les belges. Alice ne se serait jamais permise cependant de comparer les belges à des singes, même s’ils étaient effectivement plus proche du singe que du koala. Cherchant de l’inspiration, elle ouvrit son sac à dos et en sortit son livre de Fables de La Fontaine.

La chanson de Johnny Cash passait désormais en boucle. Il ne s’agissait même pas de l’album. Juste de cette chanson. Alice souhaita l’espace d’un instant se jeter par la fenêtre de la voiture et continuer la route à pied.

Concentrée sur son livre, elle ne prêta pas attention à son environnement ou à la conduite

presque excessivement prudente de sa mère. La voiture venait de s'arrêter en plein milieu d'un embouteillage. Marie se redressa sur son siège pour tenter de voir le plus loin possible. Deux voitures de police bloquaient la rue.

“Mais il se passe quoi là ?” se demanda la conductrice à haute voix.

“Ce sont juste des fonctionnaires qui font leur travail, maman.”

Marie soupira. “C'est l'école qui t'apprend à être compatissante envers les fonctionnaires ? Ça ne m'étonne pas d'eux ! “. Elle se déporta sur la gauche, et malencontreusement, tenta de faire un demi tour au milieu des klaxons. Marie insulta quelques automobilistes au passage, parce qu'en voiture, il était bien connu qu'on avait le droit d'insulter les gens vu qu'ils ne peuvent pas nous frapper.

Marie se réengagea et se mit à regarder dans les rues parallèles ,si la traversée était possible. Malheureusement, la police bloquait toutes les rues. Il semblait que le quartier était bouclé.

“Bon, soit ils cherchent quelqu'un, ou bien il y a une bombe qui va exploser ou un truc du genre.” dit Marie, qui ne savait plus trop dans quelle direction elle devait conduire.

“Que fait-on?” demanda Alice ?

“Et biiiiieeen, si c'est une bombe on espère être du bon côté du barrage. Je vais continuer de chercher un passage. Sinon, faudra attendre qu'ils laissent passer des voitures.”

La voiture fit le tour du quartier, mais il semblait que le barrage était presque complet. Reprenant la route de l'école, celle-ci était même devenue inaccessible. Il n'y avait rien d'autres à faire à l'instant que tourner en rond. Alice se demandait elle ce que ressentaient les animaux dans des cages ou les poissons dans des aquariums.

“Est ce qu'on pourrait aller au zoo, ce weekend, maman ?”

Mais maman soupira.

“Tu sais bien que j'ai du boulot ce weekend aux Albertson de te garder.”

Alice prit un air pincé que sa mère remarqua dans son rétroviseur. Elle aimait bien ce couple de voisins retraités qui faisaient office de nounous. Mais tout de même, des vieux restent des vieux. Ce n'est pas avec eux qu'on pourrait jouer à un jeu de danse sur Wii, et elle en avait marre de les battre sans cesse aux jeux “cérébraux” tout simplement parce qu'ils faisaient semblant de ne pas savoir combien font six fois neuf. Ou bien peut être avaient ils vraiment oublié. Alice se rendit qu'elle n'avait pas qu'un certain dégoût pour la viellesse malgré elle, mais que les vieux lui faisaient peur. Un vieux panda restait choupitou, un vieux vieux, ça ne ressemble à rien se dit-elle, et un jour ça sera mon tour.

Alice se demanda si les histoires drôles de koalas ressemblaient aux histoires drôles de vieux, avant de se souvenir que les vieux ne mangeaient pas d'eucalyptus, et fréquentaient peu de singes.

“Mais c'est dingue !” s'exclama la mère “Il y a plus aucune voiture dans les environs. Ils sont où

tous ? Je croyais qu'on était piégés ici ?”

Alice referma son livre et se pencha pour voir à la fenêtre. Un mélange d'eau et de buée l'empêchait de voir quoi que ce soit. Elle passa la main sur la vitre, afin de l'éclaircir. La voiture était au milieu d'un carrefour.

Une lumière violente aveugla soudainement Alice.

Une voiture, vague forme de tôle bleue et de lumière, venait à pleine vitesse droit dans leur direction.

Marie n'eut pas le temps de tourner, ni Alice de crier.

Il y eût le bruit des pneus qui crissent, du verre qui se brise, de la tôle qui se froisse, et un choc qui propulsa la jeune fille tête la première contre la vitre opposée.

Alors, il n'y eût plus ni son, ni image. Juste la pluie qui tombe.

\* \*  
\*

Alice sentait l'herbe qui lui chatouillait le cou. Elle avait chaud, tout en sentant l'air frais du vent qui lui léchait le visage. Elle se sentait bien, apaisée, chez elle. Alors, elle ouvrit les yeux.

Les étoiles scintillaient au dessus d'elle. Elle ne se souvenait pas d'avoir vu un ciel si illuminé, elle qui ne quittait jamais Paris. Était-ce là le vrai visage de l'univers?

Un lapin se pencha au dessus d'elle, portant un chapeau de paille. Il portait une petite veste légère et avait l'air assez paniqué. Il fut rejoint par un autre lapin vêtu d'un imperméable. Les deux créatures échangèrent un regard surpris avant de retourner leur attention vers la petite fille, qui, se sentant mystérieusement un peu sonné, avait du mal à saisir l'incongruité de la situation.

Un troisième lapin vint envahir le champ de vision d'Alice. Celui-ci portait une blouse blanche et souriait. A eux trois, ils bloquaient toute la lumière des étoiles. A la vision de ce troisième être, une sensation de frayeur envahit progressivement la jeune fille. Alice se mit à hurler dans les ténèbres. Les lapins ne bougeaient pas.

Elle avait mal aux cheveux.

\* \*  
\*

De l'eau coulait partout sur son visage et sa nuque même était humide. Alice ouvra les yeux à

nouveau et essaya de bouger un petit peu.

Elle était sur le bitûme rugueux et glissant. Chaque mouvement lui semblait une torture et le contact avec l'asphalte était désagréable. "Je suis peut être la fille la plus malheureuse du monde au fond." se dit-elle. Devant elle, la voiture dans laquelle elle se trouvait jusqu'à ce qui lui semblait être quelques secondes était couchée sur le côté. La portière à l'arrière (qui était maintenant au dessus) était ouverte. Sa mère n'était nulle part. La pluie tombait, toujours.

Elle sentit quelque chose passer dans ses cheveux. Une douleur envahit le haut de sa tête. Malgré elle, et sans savoir comment, elle venait de se relever. Elle voyait ses bras et ses genoux sérieusement égratignés mais sans entaille profonde. Quelqu'un passa devant elle, la tenant par les cheveux.

"Avance !" dit l'homme rudement, d'un ton qui ne pouvait souffrir d'aucune contestation d'une enfant de dix ans. Sa voix était roque et semblait habitué à distribuer de tels ordres.

Alice ne put lever la tête et voir son visage. Il la maintenait dans une position telle qu'elle ne distinguait qu'une chemise mauve et un pantalon noir. Il était assez corpulent et semblait doté d'une force certaine. Alice le suivit, bon gré mal gré, les yeux pointés sur le sol, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait. Mais au moment présent, penser ne servait à rien. Elle était une marionnette.

Une dizaine de pas plus loins et elle se trouvait adossée à ce qui restait de son ancien véhicule. L'homme relâcha son emprise quelques petites secondes pour regarder au dessus de la carcasse. Alice tomba à genoux et releva la tête pour mieux voir ce qu'il convenait d'appeler son agresseur. L'homme était effectivement musclé et avait tout les aspects de quelqu'un de dangereux. Son visage chauve, sévère, ne se distinguait que par la dûreté de ses traits et par une cicatrice au menton.

Baissant le regard, elle vit qu'il tenait une seringue dans la main gauche.

Il attrapa de nouveau la jeune fille. Cette fois ci, en lui enserrant le bras autour du cou. Alice crût qu'elle allait être étranglée et prit une grande inspiration, réflexe qu'elle trouva idiot. L'homme fit quelques lents pas de côté vers la gauche, et Alice, contrainte suivit. Ils contournèrent la voiture, et Alice se retrouva à nouveau à l'endroit où elle était couchée, mais cette fois ci debout et le regard dans la direction opposée.

Des lumières à nouveau, celles de gyrophares. Il y avait là deux voitures de police, et une ambulance. Au loin, un véhicule de pompiers arrivait. Derrières chaque voiture des forces de l'ordre, deux policiers étaient debout, pistolets pointés dans la direction de l'homme. Ce qui voulait dire, pensa Alice, qu'ils sont également à peu près pointés dans ma direction, parfait.

L'homme plaça rapidement la pointe de sa seringue vers le cou d'Alice, qui entendit un cri. Elle vit au loin sa mère, près de l'ambulance, paniquée.

Il y eût une détonation. Puis au même moment, la sensation de s'envoler.

Alice s'écroula à nouveau.

\* \*  
\*

Marie détestait les salles d'attente et leurs stupides magazines féminins, sans parler des programmes télé vieux d'il y a plusieurs mois. Quel intérêt ? Elle ne souhaitait pas attendre, elle voulait qu'on la renseigne tout de suite.

Et qui en avait quoi que ce soit à faire de l'enterrement du père d'une célébrité inconnue ou de savoir dans quoi une star de télé-réalité has been <sup>1</sup> avait pu fourrer son nez ces derniers jours ? Elle avait vu sa fille transportée dans une civière, inconsciente mais prise de petits spasmes nerveux, délirant, parlant dans son demi-sommeil d'un quartier chinois et de chihuahuas conducteurs de taxis. Le discours était à la fois incohérent et délirant. Les effets d'une bonne grosse seringue de LSD. Marie se dit que sa fille était entre la vie et la mort, mais au moins, elle planait. Elle ne savait pas si elle devait en être réconfortée, ou davantage inquiète. Elle avait de la chance quelque part : le policier avait visé juste, et ce n'était pas sa fille qui avait été blessé, mais Christopher Alexander.

Elle n'avait pas prétention aux détails, trop choquée qu'elle était. Tout juste avait-elle retenue qu'il s'agissait d'un gros trafiquant de drogue, tentant d'importer sur le territoire des nuits parisiennes un nouveau cocktail dérivé du LSD. Il transportait avec lui une valise pleine de petites seringues échantillons décidées à convaincre les acheteurs potentiels et les patrons de boîte de nuit peu scrupuleux. Surveillé par la police depuis des mois, ils avaient choisi ce jour et ce lieu pour le coincer. Et sa fille en avait fait les frais.

Elle repensait aux mots du policier : "Vous savez, c'est pour votre fille que l'on fait ça, pour qu'elle ne puisse pas tomber dans ce piège dans quelques années.". Crétin. Ma fille n'est pas suffisamment stupide pour être assimilée à n'importe quelle droguée, pensa Marie. Cette phrase sous-entendait presque que j'étais une mauvaise mère.

Mais ce qu'elle ne digérait particulièrement pas, c'est que, la balle ayant touché non la tête mais le cou, le criminel survivant avait été transporté dans le même hôpital, à quelques chambres de sa fille. Tout juste avait-il été transféré quelques minutes plus tard, le temps que la deuxième ambulance arrive, pour faire bonne mesure. Si la plupart des policiers présents étaient compatissants pour la jeune fille, l'un d'entre eux, en charge de l'enquête, celui qui lui avait dit cette phrase cynique et pour qui tout être qui vit devait forcément être coupable de quelque chose, semblait plus inquiet pour le criminel que pour l'enfant. La petite Alice n'était après tout pas à la tête d'un réseau qu'il essayait de faire tomber, tout au plus devait-elle diriger, pensait-il, de la contrebande de cartes pokemons ou refiler des DVDs gravés de Dora l'exploratrice. Mais cela, il n'en avait pas encore la preuve.

---

<sup>1</sup>ReReRedondance ?

Une porte s'ouvrit dans le couloir. Le Dr Pierrick, un homme en blouse blanche en sortit. Cheveux bruns, courts, plutôt jeunes, et petites lunettes à verre rond, il avait demandé à Marie quelques minutes plus tôt (une éternité) d'attendre à l'extérieur. Il était sympathique, et à titre exceptionnel et faute de mieux, Marie s'abstint de ses préjugés sur les bretons.

Le docteur souriait, mais un sourire pincé. Avertissement probable d'un "j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle."

"Bon. Votre fille est hors de danger pour l'instant, même si, permettez moi l'expression, elle plane complètement."

Pour le moment, pensa Marie.

"Je peux la voir ? Je peux lui parler ?" demanda sa mère.

Le docteur prit un air plus grave. Ca devait être le moment de la mauvaise nouvelle.

"La voir oui. Lui parler sera difficile... il n'y a pas de façon facile ou douce de dire ça alors.... votre fille est dans le coma."

Le monde s'écroula. Mais d'une façon étrange, quelques édifices restant debout. Puis, devant une question trop difficile à poser, il expliqua que le pronostic vital était engagé. La balle n'avait pas touché, mais elle avait subi un violent choc en la tête, en plus d'une piqure de LSD qui lui faisait frôler l'overdose. Mais Marie se refusait d'envisager le pire, car le pire n'arrivait qu'aux autres. D'une certaine façon étrange, qui lui faisait se demander si elle était une mauvaise mère, elle n'arrivait pas à s'inquiéter. Il était simplement hors de question que sa fille y reste.

Pour éviter de penser au pire, il faut penser à l'accessoire.

"Et donc elle... plane ? Dans le coma ?" demanda Marie "A quoi ça ressemble, concrètement ?"

Le docteur haussa les épaules. Le sujet était lyrique et bien éloigné de la gravité. Il n'en savait rien, mais pourquoi ne pas lui dire ce qu'elle avait envie d'entendre ?

"J'imagine qu'avec ce qu'elle a été administrée elle rêve. Des rêves courts et désordonnés. Drôles et absurdes, pour le moment . Dans quelques heures, l'effet se diluera, et elle rêvera comme vous et moi. Et plus tard, peut être, elle se réveillera comme après une bonne nuit de sommeil."

"Peut-être." soupira Marie.

La tête lui tournait.

Elle préféra rester assise.

